II.

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1940

A FRIBOURG

Président : M. Ch. FAVEZ.

Membres présents. — MM. R. Baumgartner, J. Béranger, D. van Berchem, Mlle E. Bréguet, M. J. Breitmeyer, Mlle M. Broye, M. P. Carraz, Mlle H. Castella, MM. P. Collart, l'abbé E. Dutoit, Mlle J. Ernst, MM. Ch. Favez, l'abbé Gachet, O. Gigon, W. Gunning, Mlle J. Hersch, MM. M. Jeanneret, A. Labhardt, Mlle J. Mercier, M. le chanoine M. Michelet, MM. R. Monnard, M. Niedermann, J. Nussbaum, A. Oltramare, A. Perrenoud, Mlles J.-M. Perrenoud, L. Perrollaz, M. le chanoine A. Pittet, M. G. de Plinval, Mme A.-M. Reymond, MM. J. Reymond, G. Stubbé, S. Vautier, Mme A. Virieux-Reymond.

A ces membres du Groupe s'étaient joints M. le conseiller d'État Piller, directeur de l'Instruction publique de Fribourg, et Mme Piller, le R. P. Moullet, Mme Labhardt, Mlle Niedermann, Mmes Nussbaum, Reymond, M. Virieux.

Séance administrative.

M. Ch. Favez, président, adresse ses remerciements à M. le chanoine Pittet et à M. l'abbé Dutoit, qui se sont dépensés sans compter pour la réussite de cette journée. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. M. A. Perrenoud propose que, vu les circonstances, la cotisation soit réduite de moitié. A l'unanimité, cependant, l'assemblée se prononce pour le *statu quo*. La seule question à l'ordre du jour concerne le lieu de la prochaine réunion. Après discussion, le Groupe décide de tenir séance au printemps à Saint-Maurice (Valais).

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Favez donne alors la parole à M. A. OLTRAMARE, professeur à l'Université de Genève, pour sa communication : *Idées romaines sur la beauté dans les arts plastiques.*

Quelle place Rome mérite-t-elle dans l'histoire des idées esthétiques? « Aucune », nous dit Friedländer. L'essai de réfutation de Herrmann n'a guère modifié l'opinion des historiens. M. Oltramare n'a pas l'intention de rouvrir une polémique close depuis près d'un siècle. Il veut seulement, par l'analyse de textes littéraires sur les arts plastiques, déterminer quels sont les motifs d'admiration auxquels les Romains

furent le plus sensibles. Ils avaient rassemblé des milliers de chefs-d'œuvre grecs, mais leurs connaissances en histoire de l'art et en philosophie du beau étaient rudimentaires. Cicéron et Horace, anciens élèves de « l'école d'Athènes », font exception à cet égard, avec Vitruve, Quintilien et Apulée. Les Romains étaient loin d'être tous fermés aux joies de l'art (les descriptions d'Apulée en donnent les meilleures preuves), mais l'éducation surtout littéraire qui était en usage et les influences stoïciennes ont diminué à bien des yeux la valeur humaine de la peinture et de la sculpture. Passant ensuite en revue les principaux critères d'admiration, M. Oltramare souligne l'importance du réalisme. Rome ne fait d'ailleurs que prendre la succession des Alexandrins, et les éloges décernés à toutes les époques aux « spirantia signa » dérivent de ceux qu'on trouve déjà chez Théocrite et Hérondas. C'est l'apparence du mouvement, le rendu de la majesté, la vérité de l'expression qui provoquent les plus grands éloges. En revanche, toute tendance surréaliste, comme celle qui inspire le troisième style pompéien, est vigoureusement condamnée par Horace, Vitruve, Pétrone, et même Pline, malgré la fantaisie et la délicatesse charmantes de certaines décorations murales. Seuls quelques rhéteurs comme Sénèque le Père et Quintilien ont reconnu que le trompe-l'œil n'était pas le comble de l'art.

Quant à ce qui est essentiel en esthétique, l'expression de l'artiste dans son œuvre et l'application des grandes lois intellectuelles du beau, bien peu d'écrivains latins en tiennent compte. Cicéron, Vitruve et Horace ont seuls une claire conscience de la beauté idéale, qu'on trouve par l'imagination, et des nécessités de l'harmonie. C'est peu après le moment où ils ont écrit que la sculpture romaine réalisa la décoration de l'*Ara Pacis*, son plus admirable chef-d'œuvre.

M. Favez, en remerciant M. Oltramare, le félicite de la diversité de vues dont témoignent ses recherches dans le domaine des études latines.

II. — M. J. Reymond, professeur à l'école cantonale de Porrentruy (Jura bernois), parle ensuite de *Vers latins de poètes français*.

Il s'agit de vers latins de Baudelaire et de Rimbaud, travaux scolaires couronnés aux concours généraux de l'Université et publiés au *Mercure de France* en 1932 et 1933 par M. J. Mouquet. M. Reymond analyse le meilleur des poèmes latins de Baudelaire : « Éruption volcanique à Baïes. » On y trouve, sans doute, des réminiscences virgiliennes, mais aussi de la hardiesse, de la grâce, des vers harmonieux et savamment rythmés. L'éditeur de ces vers y a joint le poème : « Franciscae meae laudes », que Baudelaire a fait figurer dans les « Fleurs du Mal ». Quant à Rimbaud, il émerveillait ses maîtres par ses dons prodigieux ; ses vers latins laissent apparaître, à travers les réminiscences et l'imi-

tation de rigueur, l'originalité de son tempérament. M. Reymond cite un poème inspiré par une ode d'Horace ; un autre intitulé « Jugurtha » : quatre-vingt-trois hexamètres bien frappés et sonores, dont deux reviennent à intervalles plus ou moins réguliers, comme un refrain obsédant et charmeur : « Nascitur Arabiis ingens in collibus infans — Et dixit levis aura : « Nepos est ille Jugurthae. » C'est un parallèle entre Jugurtha et son lointain descendant Abd-el-Kader, défait par les Français, auxquels il se rallia plus tard. M. Reymond rappelle encore que Rimbaud, plagiant la traduction assez gauche que Sully Prud'homme donna du « De natura rerum », apporte à cette version française des retouches excellentes. Pour terminer, M. Reymond tente de montrer que l'exercice des vers latins et la dure discipline à laquelle il contraint ceux qui s'y livrent ont contribué à assouplir l'esprit de plusieurs poètes français et à leur créer un métier. La pratique assidue de cet exercice explique en partie la précocité de certains lyriques du XIX^e^ siècle.

M. FAVEZ remercie M. Reymond d'avoir révélé à ses collègues des aspects insoupçonnés de la tradition humaniste.

III. — Enfin, M^me^ A. VIRIEUX-REYMOND traite de la *Question du possible dans le « De Fato »*.

Il est difficile de présenter cette question sous un aspect satisfaisant, pour deux raisons principales : 1) la complexité même de la nature du possible et des rapports qu'il soutient avec l'être et le non-être ; 2) l'état déplorable où nous est parvenu le *De Fato* : près de la moitié du traité est perdue. Plusieurs doctrines s'affrontent dans cet ouvrage : 1) le stoïcisme, qui, dans la personne de Chrysippe, prétend sauvegarder tout à la fois le déterminisme scientifique (sous un double aspect : *series causarum* et sympathie universelle) et la liberté, cette dernière étant indispensable à la création d'une morale. 2) Les Mégariques et Diodore, partisans d'un nécessitarisme absolu. 3) Épicure, qui, pour échapper au fatalisme, penche vers un indéterminisme admettant l'existence de propositions ni vraies, ni fausses concernant l'avenir. 4) Carnéade, faisant figure d'arbitre, très probablement porte-parole de Cicéron, explique aux interlocuteurs que leur opposition n'est que verbale, mais, ainsi que le démontre M. Yon dans sa belle édition du *De Fato* (Belles-Lettres, 1933), la conciliation qu'il apporte risque de n'être que verbale, elle aussi. Le problème tel que le pose Cicéron est trop peu nuancé. Il convient, en effet, avant d'aborder la question du possible, de distinguer entre quatre types de déterminisme : 1) déterminisme explicite, à la base de la mécanique classique ; 2) déterminisme implicite, à la base des lois statiques de la physique contemporaine ; 3) déterminisme de corrélation ; 4) déterminisme de comportement. La rigueur du déter-

minisme va en s'atténuant du déterminisme 1 au déterminisme 4 (pour plus de détails, voir Reymond, *Revue de théol. et phil.*, 1935, n° 34). Enfin, Cicéron manifeste son originalité non comme penseur, mais comme écrivain et comme homme : effort de sympathie réelle vis-à-vis des personnalités stoïciennes, sinon vis-à-vis de leur théorie, et cette attitude n'est pas habituelle à l'école philosophique à laquelle appartenait Cicéron.

M. FAVEZ félicite Mme Virieux-Reymond d'avoir su apporter tant de clarté démonstrative dans un des chapitres les plus obscurs de la philosophie.

Au déjeuner qui réunit ensuite les membres du Groupe romand, M. FAVEZ donna des nouvelles d'amis français : de l'administrateur de la Société, M. Marouzeau, de MM. Ernout, Yon... Il leur adresse, au nom du Groupe, sa sympathie. Puis il rappelle les devoirs du Groupe romand envers ses collègues français, la *Revue des Études latines* et l'humanisme.

M. Favez constate avec satisfaction que le Groupe romand ne fait que s'accroître, et il souhaite cordialement la bienvenue aux nouveaux membres.

Après quelques paroles de M. le conseiller d'État Piller et de M. le chanoine Pittet, les membres du Groupe visitèrent les bâtiments grandioses de la nouvelle Université de Fribourg et l'église des Cordeliers, où le R. P. Moullet fit admirer le beau triptyque du « Maître à l'œillet ».

III.

SÉANCE DU 4 MAI 1941

A SAINT-MAURICE

Président : M. Ch. FAVEZ.

Membres présents. — MM. J. Béranger, D. van Berchem, J.-P. Borle, A. Brauen, Mlle E. Bréguet, M. J. Breitmeyer, M. l'abbé E. Cantin, Mlle H. Castella, MM. P. Chessex, P. Collart, Ch. Favez, l'abbé J. Gachet, W. Gunning, M. Jeanneret, A. Labhardt, R. Monnard, M. Niedermann, J. Nussbaum, A. Perrenoud, G. de Plinval, Mme A.-M. Reymond, Mlle C. Robichon, MM. L. Stubbé, S. Vautier, Mme A. Virieux.

A ces membres du Groupe s'étaient joints : Mgr Burquier, abbé de Saint-Maurice, évêque de Bethléem, MM. les chanoines Dupont-Lachenal, président de la Société d'histoire du Bas-Valais, et Rageth, recteur